

EN VENTE

A LYON

chez tous les Libraires

699

A PARIS

chez Lucien MARPON

galerie de l'Odéon 3

# LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

à son domicile

RUE CALLAS, 11

## SOMMAIRE :

|  |                    |
|--|--------------------|
| Aux Libres Penseurs . . . . .            | MELCHIOR DRACHK.   |
| De l'existence de Jésus (suite).         |                    |
| Lettre parisienne (n° 3) . . . . .       | MOREAU DE BAUVIÈRE |
| Vie d'Armand le Bailly (suite) . . . . . | ARISTIDE FRÉMINÉ.  |
| En l'air, petite causerie . . . . .      | FRANTZ.            |
| Le Problème des origines . . . . .       | RODOLPHE D'ISIS.   |
| Théâtre de Lyon :                        |                    |
| 1 <sup>re</sup> partie . . . . .         | ALFRED DERRAUCZ.   |
| 2 <sup>me</sup> partie . . . . .         | LÉON SAINT-URBAIN. |
| Cafés-Concerts . . . . .                 | JULES CÉLÈS.       |
| Feuilleton : La Villa Soleil . . . . .   | VICTOR CHAUVET.    |

## AUX LIBRES PENSEURS

Il y a trois mois que le *Réveil* existe, et déjà il a vu s'accumuler contre lui les calomnies et les haines. Il ne se croyait pas appelé à cet excès d'honneur.

Mais nous ne devons pas laisser plus longtemps circuler tous les faux bruits et se perpétuer toutes les attaques occultes sans protester énergiquement.

Parce que nous avons écrit sur notre drapeau : libre pensée; parce que nous n'admettons d'autre révélation de la vérité que celle de la raison et de la conscience, nous sommes accusés de répandre des doctrines immorales et impies. Tantôt nous voulons fonder un nouveau culte, tantôt nous sommes des fanfarons d'athéisme; dans tous les cas, nous sommes des ennemis dangereux de l'ordre social.

Ailleurs, on nous assimile aux petits journaux amateurs de scandales, nous sommes du même calibre puisque nous nous vendons le même prix.

Enfin, on insinue que nos tendances politiques, révolutionnaires et anti-gouvernementales, sont faciles à deviner, et que nous donnons les plus vives inquiétudes à la préfecture et au parquet.

Ce dernier trait, surtout, est d'une générosité touchante.

## Feuilleton du Réveil.

## LA VILLA SOLEIL

Le *Réveil* a déjà rendu hommage à M. de Villemessant, actuellement rédacteur en chef du *Figaro*, il est donc inutile de rappeler qu'il est l'homme de France qui sait le mieux gonfler une bulle de savon et attirer les badauds autour de son char et qu'il est obligé de faire une grande consommation d'idées fantaisistes ou excentriques.

Celle qu'il vient de lancer dans la circulation me semble des plus originales, j'allais dire des plus lumineuses. Cette idée s'appelle la Villa Soleil, et consiste en la création d'un établissement ou maison de repos pour les hommes de lettres perclus, gouteux, asthmatiques, phthisiques, etc. On recevrait même dans le dit établissement les auteurs bien portants qui éprouveraient le besoin de passer quelques jours agréables dans le séjour des infirmes et de méditer loin des bruits de la ville un nouveau chef-d'œuvre. On ferait queue et l'on délivrerait des numéros d'ordre comme dans les bureaux d'omnibus les jours de pluie. Ce serait charmant! Mais où trouver une oasis, une terre assez bénie des dieux et aimée des hommes, pour y établir ce nouveau paradis terrestre? Sera-ce Cannes ou Menton? Je me le demande, M. de Villemessant aussi, et les abonnés du *Figaro*, consultés à ce sujet, ne me paraissent pas près de s'entendre, et votent les uns pour Menton, les autres pour Cannes. Si j'osais émettre un timide avis dans une question aussi grave, moi, pauvre petit journaliste de province, je crois que je n'opérai pour aucun

Ont-ils lu la collection du *Réveil*, ceux qui tiennent ce langage?

Assurément non, et, s'ils se sont dispensés de le faire, que signifient ces accusations vagues et contradictoires?

Immoralité et scandale!

Quand le *Réveil* a précisément été créé pour les combattre.

Quand il a pour but de réagir contre les tendances de notre époque.

Citez donc une phrase, une ligne, une note qui puisse justifier vos plaintes.

Impiété!

Parce que nous abritant sous la loi qui proclame la liberté des croyances religieuses et philosophiques, nous avons discuté, sans colère, sans passion, sans attaquer aucune religion ni aucun culte, quelques principes ou quelques dogmes.

Qu'avons-nous dit qui n'ait été répété cent fois en termes aussi énergiques par les journaux de la capitale?

Politique révolutionnaire et anti-gouvernementale!

Qu'en savent nos accusateurs?... Nous pourrions leur répondre, s'il nous était permis de faire une profession de foi :

« Quand le *Réveil* entreprendra de faire de la politique, il en aura acquis le droit; et il a assez d'expérience pour savoir qu'en pareille matière, les voies détournées conduisent forcément aux abîmes. »

Nous sommes trop peu de chose pour pouvoir jamais effrayer la préfecture ou le parquet, et nous savons qu'ils sont complètement rassurés; mais il ne nous sera pas défendu de répéter ce que nous disions dans le premier numéro :

« Nous voulons rester scrupuleusement dans les limites de la loi; » nous avons tenu et nous tiendrons rigoureusement notre promesse.

Mais nous ajoutons que les haines et les calomnies n'auront pas pour résultat de nous effrayer.

de ces parages, et je pencherais pour un pays plein de charmes qu'on appelle Utopie. C'est là, seulement, qu'une idée aussi grandiose que celle de monsieur le rédacteur en chef du *Figaro* peut trouver son accomplissement. Je reconnais bien qu'il y aurait un petit inconvénient, les chemins de fer!... Il n'y a pas de ligne qui aille de ce côté-là... Mais, basta! Allah est grand, et *Figaro* est son prophète!

Maintenant, où prendra-t-on l'argent nécessaire pour mener à bonne fin cette gigantesque entreprise? car il est certain que rien ne se fait sans argent, pas même les miracles, et que si l'on est une chimère, c'est évidemment pour ceux qui n'ont pas le sou. Voici ce que M. de Villemessant propose :

Le *Figaro* (toujours!) donnerait de grandes fêtes, non plus à ses intimes seulement, mais à tout son public de choix, et plus variées, plus éclatantes que toutes celles qu'il a déjà organisées. M. de Villemessant ajoute modestement qu'il prépare un programme irrésistible. Et puis, il y aurait les théâtres qui ne se refuseraient certainement pas à monter des représentations au bénéfice de l'œuvre. Comme vous voyez, tout cela ne peut manquer de réussir puisque le public de choix du *Figaro* mangera du veau au bénéfice de l'œuvre, et que les théâtres ne se refuseront pas à monter des représentations; sans compter les médecins, les architectes et les propriétaires, qui donneront pour le roi de Prusse, leurs soins, leur temps et leurs propriétés, toujours pour faire plaisir à M. de Villemessant, qui veut construire la Villa Soleil.

Est-ce tout? Pas encore. Le pays où sera établie la Villa Soleil, devant être le plus séduisant qui se puisse trouver, M. de Villemessant connaît beau-

Elles serviraient à ranimer notre courage, s'il en était besoin.

Il nous avait bien été dit qu'une publication indépendante aurait peine à vivre à Lyon, qu'elle y rencontrerait toutes sortes d'obstacles, que le parti catholique a toutes les imprimeries à sa disposition et peut leur imposer ses volontés, mais les difficultés ont dépassé toutes les prévisions. Nous en sommes à notre troisième imprimeur.

A tous les libres-penseurs de nous prêter main-forte. Il faut que nous soyons appuyés de leurs sympathies pour continuer notre œuvre et vaincre tous les obstacles.

Déjà elles sont nombreuses et nous en avons reçu de fréquents témoignages, mais il faut qu'elles s'affirment encore plus; il faut qu'on puisse savoir de combien d'âmes se compose le groupe des libres-penseurs dans la ville des croyants français.

Et nous renouvelons ici l'appel que nous avons fait le premier jour. Que tous les écrivains que n'effraye point la libre pensée viennent à nous, s'associent à notre œuvre, les colonnes du *Réveil* leur sont ouvertes.

Pour la rédaction :

Melchior DRACHK.

M. RENAN

ET

LA VIE DE JÉSUS

(SUITE)

Pour échapper à ces considérations historiques, un peu embarrassantes, les apologistes ont cru pouvoir invoquer diverses mentions des auteurs anciens. Mais ce n'est point à cette source qu'ils devaient puiser leurs arguments.

Ils citent en première ligne Flavius Josèphe.

Dans son livre des antiquités judaïques on rencontre en effet deux passages où il est parlé de

*coup de Parisiens qui s'empresseront d'y acheter à bon marché (bien entendu) des terrains vierges, d'y élever des chalets (ou des lapins) et d'y faire bâtir de jolies maisons de campagne.* Parbleu, pour avoir l'agréable société des littérateurs gouteux et phthisiques! Et voilà M. de Villemessant emporté par son imagination et excité par ses succès, qui ne rêve rien moins que de fonder une cité. Rome, dit-il, n'a pas commencé autrement.

Allons, bravo! je souhaite de tout mon cœur que le projet réussisse, et puisque je suis quelque peu homme de lettres, je dois applaudir à toute construction d'un nouvel hôpital. Déjà il y a eu des terrains offerts, et des médecins et des architectes ont proposé gratuitement leurs services. Cependant, si j'avais à faire connaître mon opinion tout entière, je la résumerais ainsi: L'idée philanthropique de M. de Villemessant est une idée excellente peut-être, mais difficilement réalisable. Elle rencontrera des adversaires même chez ceux-là à qui elle profiterait le plus, soit parce que l'amour-propre de la plupart d'entre eux les détournerait en cas de maladie d'une quarantaine à la Villa-Soleil, qui initierait le public à la pénurie de leurs ressources (car je ne présume pas que les Crésus, ceux qu'on est convenu d'appeler les maréchaux de la littérature, iraient se faire poser des sangsues dans ce lieu de délices), soit parce que le pays qui pourra plaire aux uns déplaira certainement aux autres, soit enfin parce que ce *buen retiro* ne sera jamais qu'un hôpital, une maison de santé si l'on veut, où l'on pourrait parfaitement placer cette inscription: *Hospice des gens de lettres français, fondé sur la proposition de M. de Villemessant, MDCCCLXVII.*

Quoi qu'il en soit, souhaitons tous bonne chance

Jésus. Or, Flavius Josèphe était presque contemporain de ces grands événements, puisqu'il était né 4 ou 5 ans seulement après la mort du Christ, et son témoignage aurait une réelle importance.

Mais si les apologistes sont obligés de convenir que ce curieux passage a subi des retouches évidentes (*De Pressense*, p. 157), la critique impartiale est forcée de conclure à une interpolation.

D'abord cette mention sur Jésus est pour le lecteur une véritable surprise. Egarée au milieu d'un chapitre, elle rompt la narration et n'a aucun rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit.

Elle est placée de la manière la plus étrange quoique en termes très-graves, entre le récit d'une sédition des Juifs contre Pilate, qui pour les corriger fait administrer par ses soldats une bastonnade à la populace, et l'histoire des prêtres d'Isis livrant dans leur temple même pendant la nuit et moyennant 50,000 drachmes, une dame païenne à un chevalier débauché qu'ils font passer auprès de cette dévote pour le dieu Anubis.

Or, comment les apologistes peuvent-ils consentir à admettre une liaison quelconque, à voir une succession d'idées entre l'existence et la divinité de Jésus et l'ignoble spéculation des prêtres d'Isis?

Et cependant cette histoire graveleuse qui vient après la mention se rapportant à Jésus commence par ces mots : « Un autre accident fâcheux qui causa un grand trouble.... »

Ce récit se rattache donc au précédent. Et puisque ce ne peut être un témoignage relatif à Jésus, où il n'est fait mention d'aucun trouble, la liaison s'applique à la sédition juive. Par conséquent, le passage intermédiaire a été interpolé.

Josèphe, d'ailleurs historien habile, possédant au premier degré l'ordre et la netteté du récit, n'aurait pas ainsi, sans motif, gâté sa narration.

Il faut remarquer, en outre, que Josèphe est juif et même de race sacerdotale. Il est pharisien et sacrificateur et tient un rang distingué à la cour des Empereurs. Or, il ne paraît pas qu'il ait jamais songé à renoncer à ces avantageux privilèges. La

à cette idée malgré tous les obstacles qu'elle me paraît devoir rencontrer, et si elle réussit, nous n'aurons plus le scandaleux spectacle d'hommes de lettres illustres faisant appel à la charité nationale, organisant des loteries, et maudissant la société qui ne paie pas leurs dettes. Je sais bien que la société est gangrenée! mais quand la Villa-Soleil fonctionnera, tout cela va changer. On y internera les Bénévoles de la littérature qui seront logés, nourris, chauffés, rasés, comme s'ils eussent fait des économies, et libres encore de se faire voter de temps en temps par le Corps législatif une pension nationale. En vérité, je vous le dis, auteurs dramatiques, romanciers, journalistes, folliculaires, mes frères, de beaux jours se préparent!

Mais s'il est sage et juste de songer aux invalides et de secourir la vieillesse et la gloire acquise, ne devrions-nous pas aussi reporter notre sensibilité d'un autre côté. Il y a de par le monde de pauvres diables ignorés qui meurent de découragement et de misère, faute le plus souvent d'un libraire qui les édite ou d'un directeur qui les joue. Et, parmi ces jeunes gens, il en est certainement qui ont quelque chose là et qui seraient célèbres demain s'ils pouvaient se faire connaître. Eh bien! tendons-leur une main secourable, encourageons leurs commencements, sortons-nous de leur soleil, comme disait Diogène à Alexandre, organisons des sociétés pour leur venir en aide et nous aurons plus fait pour le pays et notre conscience, car nous aurons enrichi le pays de quelques belles intelligences de plus et soulagé notre conscience d'un lourd remords de moins.

Victor CHAUVET.

lecture de ses ouvrages prouve qu'il est resté toute sa vie attaché au culte judaïque et à la politique impériale. Et cet historien aurait, non pas répété après d'autres, mais affirmé lui-même pour son propre compte, que Jésus était le Christ, qu'il ressuscita le troisième jour, et que les divers prophètes avaient prédit cette résurrection et ses autres miracles ! Mais c'eût été faire profession de christianisme, c'eût été reconnaître, exalter le chef d'une religion, dont l'empereur Domitien était l'ennemi déclaré, et infailliblement perdre la faveur dont il jouissait à la cour.

Ce sont les chrétiens qui ont fait la fortune littéraire de Josèphe. C'est grâce à lui que sont connus Hérode, Hérodiade, Anne, Caïphe, Pilate. Ses écrits ont dès lors été adoptés comme des documents essentiels de l'histoire du christianisme.

Les Pères de l'Église naissante, saint Justin, Tertullien, Origène, les invoquent souvent dans leurs ardues polémiques contre les juifs ou les païens. Or, auraient-ils négligé de se prévaloir de ce passage relatif au Christ, s'il avait alors existé ? Ne se seraient-ils pas empressés d'opposer aux Juifs le témoignage de leur historien. Non-seulement, il n'en est nulle part fait mention, mais Origène avoue, en parlant de Josèphe, qu'il n'a pas reconnu que Jésus fût le Christ.

Donc le passage n'existait pas encore à l'époque d'Origène, vers le milieu du 3<sup>e</sup> siècle. Nous ne voyons apparaître l'interpolation que dans le courant du 4<sup>e</sup> et avec des variantes.

Eusèbe, évêque de Césarée, reproduit le passage à peu près tel qu'il existe ; mais saint Jérôme, qui lui est postérieur, au lieu de faire affirmer par l'historien que Jésus était le Christ, lui fait rapporter simplement que l'on croyait que Jésus était le Christ ; ce qui est loin d'être identique.

Il faut donc conclure que le passage invoqué ne se trouve dans l'ouvrage de Josèphe que par suite d'une de ces fraudes pieuses, dont les premiers chrétiens ont donné de nombreux exemples. Souvent des annotations étaient placées en marge et des copistes maladroits ou zélés se permettaient, sans scrupule, d'intercaler la note dans le texte.

Il existe un second passage du même auteur (au livre xx), où le nom de Jésus est prononcé incidemment. En parlant de la condamnation de Jacques, l'histoire désigne le condamné par ces mots : « Frère de Jésus, nommé Christ. » Et les apologistes de s'écrier : Cette fois la déclaration n'est pas suspecte. L'historien ne fait pas profession de christianisme, donc son témoignage doit être accepté comme une preuve historique.

Mais il n'est pas permis d'admettre l'authenticité de cette mention incidente. Sans trop insister sur l'impression peu favorable que fait naître la première interpolation, il faut cependant en tenir compte et ne pas trop s'étonner de la seconde, en présence de la première.

L'habile historien juif, que les apologistes chrétiens aiment à invoquer, aurait eu, s'il fallait être de leur avis, une singulière manière d'écrire l'histoire. Appelé à faire le récit des événements qui se sont accomplis pendant l'existence de Jésus et dans le pays où il a vécu, il n'aurait consacré qu'un mot à la mémoire du fondateur du christianisme. Et cependant il n'a pas cru pouvoir passer sous silence le récit de la mort de Jacques, c'est-à-dire d'un inconnu qui n'a laissé d'autre souvenir que celui de sa condamnation.

Mais Jésus aussi a été mis à mort, et comme personnage historique il est bien supérieur à son frère. Comment expliquer alors le silence de l'historien ?

A-t-on jamais écrit l'histoire pour faire perdre le souvenir des événements principaux, et ne révéler à la postérité que les faits secondaires, les détails accessoires ? Et ce n'est pas par ignorance que Josèphe aurait ainsi arrangé l'histoire. Il connaissait Jésus puisqu'il en aurait parlé. Il avait apprécié l'importance historique du personnage, sa renommée, déjà en quelque sorte universelle, puisqu'il aurait supposé qu'il suffisait de citer le nom pour être compris de tous. Et s'il rappelle ainsi l'existence de Jésus par un mot, qui n'était nullement indispensable à son récit, c'est qu'il ne

craint pas d'en laisser le souvenir aux générations futures.

Mais alors pourquoi les priver de tous détails ? pourquoi renoncer à profiter de l'occasion, si naturellement offerte, de justifier les juifs de la condamnation et de la mort du Christ, et se contenter de réveiller son souvenir ? Pourquoi se résigner volontairement à être un historien incomplet ?

La seconde mention relative à Jésus a donc le même cachet, la même origine que la première. On a seulement oublié d'établir entre elles une complète harmonie. On ne pense pas à tout. Il est à remarquer, toutefois, que la seconde interpolation, qui a au moins le mérite d'être naturellement amenée, doit avoir précédé la première, car elle existait déjà du temps d'Origène, qui semble y faire allusion dans le passage dont nous avons parlé.

Après Flavius Josèphe les croyants invoquent Tacite. Un passage de ses Annales (Livre 15, 344), nous apprend que Néron, accusé de l'incendie de Rome, « pour détruire ces bruits infamants, chercha des coupables et fit subir les plus cruelles tortures à ceux qui, abhorrés pour leurs infamies, étaient appelés vulgairement chrétiens. Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice sous le règne de Tibère par le procureur Ponce-Pilate. Réprimée pour le moment, cette exécration superstition déborda de nouveau, etc. »

Or, dit-on, quand le grand historien, avec l'autorité qui s'attache à son nom et à son œuvre, vient révéler l'existence de Jésus, toute espèce de doute doit disparaître. Son affirmation a d'autant plus de poids, que loin d'être favorable aux chrétiens, il est vis-à-vis d'eux cruel et injuste. Il les accuse de superstitions et de crimes et il les appelle les ennemis du genre humain. Si Jésus n'avait été qu'un mythe, si la croyance à son existence n'avait été qu'une superstition, l'historien se serait au moins dispensé d'exprimer en termes aussi affirmatifs la réalité du personnage et de sa mort.

Mais alors même que ce passage devrait être infailliblement attribué au grand historien, il ne fournirait pas à lui seul une preuve péremptoire de l'existence de Jésus.

Tacite, né en 54 ou 55, au commencement du règne de Néron, ne s'est fait historien qu'après avoir été militaire, avocat et consul. C'est à la fin du premier siècle, et pendant les premières années du second, que ses ouvrages ont été composés. Or, la secte chrétienne, déjà importante et dangereuse pour le pouvoir despotique de Néron, avait vu considérablement grandir le nombre de ses partisans. Déjà, avant la fin du premier siècle, plusieurs évangiles avaient paru, la légende était fixée, et Tacite, ayant à faire connaître l'origine du nom chrétien, s'est contenté de rapporter la tradition des sectateurs eux-mêmes, sans se préoccuper de la réalité de l'existence de Jésus. Comment d'ailleurs aurait-il pu vérifier si un homme nommé Christ avait été ou non condamné à mort par le procureur de la Judée ?

Il lui suffit d'ajouter que le christianisme est une exécration superstition.

Tacite n'est donc pas une preuve, tout au plus une légère présomption.

## LETTRES PARISIENNES (N° 3).

Mon cher Charles,

As-tu remarqué que l'on trouve toujours des imbéciles pour inventer des modes ridicules, et des sots pour les porter ? as-tu remarqué que, sur cent modes, quatre-vingt-dix-neuf au moins n'ont ni grâce ni goût ? as-tu remarqué que sur les cent, ce sont précisément les 99 que la *Gentry* adopte ? as-tu remarqué enfin, par le menu, les manières, les allures, les mœurs et les aptitudes des jeunes gens qui revêtent avec l'orgueil de la sottise ces accoutrements bizarres, au moment de leur apparition ?

Si tu le veux bien, nous allons causer, pendant quelques lignes, de ces héros du boulevard, de ces disciples de la sottise péripatéticienne, chevaliers du bitume, qui inspirent le caricaturiste, mais qui, heureusement, ne survivent pas à leur caricature.

Ils ont leur histoire. Depuis Alcibiade, en passant par les Mignons et les Incroyables, il est peut-être curieux d'en détacher un feuillet que j'écrivis en 1860, alors qu'on les appelait des Gandins. Si quelque numéro du *Réveil* s'égare jusque dans les siècles futurs, cette

étude comparée pourra servir aux archéologues de ce temps-là.

« Gandin n'est pas synonyme de Lignon, de Beau, de Roué.

« Le Gandin est la banqueroute de tous ces genres, insolent quand les autres étaient impertinents, et grossier en guise d'insolence.

« Dame ! il faut de l'esprit pour être impertinent, le Gandin est l'idéal de l'espèce bête.

« Si vous voulez un portrait, le Gandin est grand, petit, gras, maigre, beau, laid, *cosu*, *rincé* comme disent ces dames.

« Il est tout cela, parce qu'il correspond à un nombre infini de tenants et d'aboutissants ; mais il se présente sous des aspects tellement fuyants, qu'on ne peut que le prendre en masse pour le juger ; — il n'a pas de personnalité.

« Seulement, il est toujours bête.

« Regardez son costume.

« Un chapeau microscopique et veuf de bords ;

« Des manches à gigot qui le font ressembler à ces bonshommes en carton dont on attache les bras avec des épingles ;

« Un lorgnon incommode désagréablement fixé par une contraction grimaçante à un œil qui verrait sans cela, ou bien, serrant furieusement le nez, et donnant à l'organe un timbre nazillard ;

« Une cravate, vrai cache-misère, ne laissant pas apercevoir le plus petit bout de linge, lequel, dès lors, peut être fort négligé ;

« Un col-carcan, admirablement nommé, qui lui donne un faux air de cigogne en vedette ;

« Et deux gants de peau de chien se détachant sur le tout, comme deux tranches d'un gigot pas cuit.

« Voilà pour le physique.

« Quand au moral :

« Le gandin, sorti de tous les échelons de la petite bourgeoisie, déformé par une demi-instruction, totalement ignorant de l'éducation la plus élémentaire, est un être complètement nul.

« Sans croyance comme sans audace, incapable de la moindre initiative, il prend *ab hoc et ab hac* quelques bribes de tous crûs dont il se compose un fonds de résistance.

« Aussi cultivé-t-il les queues de mots.

« Mais, comme les serinettes, au bout de ses deux ou trois airs... Ni vu ni connu...

« Comme position sociale, le gandin est commis en nouveautés, en soieries, dans une administration ou dans la finance.

« Il gagne de 1,200 à 4,000 fr. bon an mal an, déjeune à la laiterie avec des œufs et dine chez Tortoni avec le plat du jour et une demi-ordinaire.

« C'est ce qu'il appelle ses *soupers*.

« Ou bien, il ne dine pas du tout.

« Maintenant, comment et où, par quel prodige trouve-t-il de quoi s'habiller, de quoi aller au théâtre, au bois, aux courses même ; de quoi faire figure en fin ?

« C'est un des mille mystères de notre désorganisation sociale, mystères inexplicables, inexplicables et qui donnent une fameuse idée des petites industries.

« Nous avons risqué le mot : tant pis !

« Oui : petites industries ; car il est impossible que le gandin puisse vivre de ses ressources ou de son métier.

« Mais, dira-t-on, quand il est riche ?

« Allons donc !

« Le gandin n'a pas le sou.

« Quand il est riche, il n'est plus gandin : il est viveur.

« Alors il a sa ou ses maîtresses, il reçoit, il a un train de maison, il mène la vie : il jette le mouchoir et des mères d'emprunt ou des maris complaisants lui poussent l'esclave blanche dans les bras.

« En un mot, il mange... et digère.

« Mais le gandin ! !

« Le gandin, que nous appellerons Amédée, court après les amours faciles et compte avec ses vices. Il limite ses conquêtes aux Vénus désambulant, et ses dépenses à 20 ou 25 francs avec lesquels il traite royalement, en cabinet particulier, quelque tragédienne édentée des Funambules.

« Un mot sur ses parents pour compléter le tableau :

« Son père met de côté, se serre le ventre, fait retourner ses vieilles culottes, brosse ses habits, ronge ses ongles, est parcimonieux, avare, avide, grippe-sous et resserré entre les murs de sa petite propriété ou les planches de son comptoir.

« Sa mère, qui appartient à la catégorie des naïves, a fait sur lui les rêves les plus naïfs :

« — Amédée sera avocat, médecin ou curé de campagne, ou bien il ira à l'école polytechnique pour en sortir ingénieur.

« — Ou lieutenant...

« — Jésus ! lieutenant ! Mon Amédée, je mourrais de chagrin si tu te faisais lieutenant... Et s'il y allait avoir la guerre !

« Le père le désirerait cependant bien, mais il se console en pensant qu'Amédée sera peut-être un jour garde national.

« Et vous savez ce qu'il devient.

« Bref, le gandin est un zéro dans toutes ses acceptations, et vous tournerez vingt fois autour, sans trouver un point de repère pour fixer sur lui votre jugement.

« Vous serez seulement convaincu de ceci : c'est que, mathématiquement, sa valeur intrinsèque est néant. »

Voilà le gandin qui, sauf le nom et le costume, est demeuré le même en la très-remarquable année 1867.

En cette année donc, ces Messieurs se sont baptisés : les *petits crevés*.

Tu comprends : *petit crevé*, cela représente bien un homme fatigué, usé, blasé, et cela flatte celui que l'on désigne ainsi, car c'est implicitement dire : Vous voyez bien ce Monsieur qui se traîne péniblement là-bas ? Eh bien, il n'en peut plus tant il a passé de nuits blanches, tant il a absorbé de soupers fins, tant il a fait de vic-times.

O mon patron ! Etre appelé *petit crevé* — et mourir ! Le *Petit crevé* porte des pantalons collants, des vestons assez courts pour vous toujours inspirer le désir de lui donner le fouet, et un chapeau bas de forme comme en ont les farauds de village.

Et sais-tu comment ces jolis Messieurs toujours dis-

tingués et spirituels, affichant toujours une sorte de dédain pour ce qu'ils encensent, appellent leurs vestons ? Ils les nomment des *Je n'en f'rai plus faire*. Peussent-ils se prendre eux-mêmes au mot.

Je me résume :

Notre triste société, fière de ses grotesques, est comme un truand qui étale ses plaies. Pour quelques jeunes hommes qui luttent et cherchent à entretenir la sève, il y en a des milliers qui dégradent et flétrissent la jeunesse, cette jeunesse qui, même dans Murger l'historien de sa décadence, est encore courageuse et gaie, quoique dissolue et triviale, franche et pleine d'é-lans, quoique passible de la correctionnelle.

Il en sera ainsi, et de plus en plus, tant que l'on permettra la littérature aphrodisiaque et les fées qui revêtent la livrée de la tolérance.

Le livre et le théâtre sont les agents les plus puissants de progrès ou de démoralisation, et je trouve bien patiente la haute administration qui attend paisiblement qu'un public, hélas ! bien peu vigoureux envoie à ces obscénités des sifflets et des pommes cuites.

A toi,  
E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

VIE

## D'ARMALE BAILLY

Auteur d'*Italia mia*, des *Chants du Capitole*, d'une *Vie d'Hégésippe Moreau*, etc.

Décédé à l'hôpital Necker,  
le 4 septembre 1864

(SUITE)

V

### LE SÉMINAIRE ABANDONNÉ.

Qu'ils étaient loin de nous, ami, la grande ville, Ses appétits de feu, ses soupirs et ses chants, Lorsque les vents de mai passaient sur Muneville Et que nos cœurs s'ouvraient avec les fleurs des champs !

Nous ignorions la vie, ou plutôt, gaie et douce, En ce séjour de paix par les anges hanté, La nôtre, sans écho, comme un pas sur la mousse, Coulait dans le silence et dans la pureté.

Nous étions les oiseaux buvant dans les fontaines Sous des bois pleins de fleurs et de simples coucets, La colombe nichée au front des tours hautes, Dans l'air tranquille et bleu des espaces déserts.

Nous étions les fraîcheurs et les parfums mystiques Des bouquets odorants déposés sur l'autel ; Nos paroles avaient le vol et les cantiques Des cloches soupirant sur ce monde réel.

Dans nos cœurs aussi purs que le vent des aurores N'avaient parlé jamais et jamais retenti Les airs chargés d'amour qu'aux théâtres sonores, Tout baigné de sanglots chante Donizetti.

Jamais, jamais encor vierges ou courtisanes, Soutenant d'une main leur beau front désolé, N'avaient troublé nos nuits de visions profanes Ni nos jours regardés du ciel immaculé.

Oui, c'était, n'est-ce pas, un bien paisible asile Que cette maison sainte à l'ombre des tilleuls, Doux étaient ses jardins à l'enfance indoile, Sa ferme et son étang couché dans les glaieuls.

Bien maternellement riait la Normandie Avec ses eaux, ses bois, ses manoirs du vieux temps, Ses longs rangs de pommiers à la tête arrondie, D'une robe de fleurs vêtus tous les printemps.

Mais où donc sont allés nos amis du jeune âge, Beaux comme des enfants et comme des élus, Qui priaient sous le vol des anges de passage, Quand aux cloches du soir bourdonnait l'*Angelus* ?

Le long des chemins creux où courent les lianes, Où croit le chèvrefeuille et l'épine de mai, Ils traînent à pas lents le drap noir des soutanes Par les fleurs des fossés et la myrrhe embaumée.

Ceux-là, les plus nombreux, les plus heureux sans doute, Qui voilèrent leurs jours des limbes du saint lieu, Se rappellent seuls : ils suivent notre route, Ils vont à l'idéal, car l'idéal c'est Dieu.

Mais si leur voix s'élève au foud des cathédrales Ou chante la prière au hameau du pays, L'orfraie aux yeux hagards, aux clameurs augurales Habite en paix les toits par nous charmés jadis.

Eh bien ! puisque la mort a dégagé ton âme De ton corps malheureux dans les villes brisées, Sois l'ange protecteur que ce désert réclame, Le fantôme gardien de tout un doux passé.

Lève-toi de ta tombe aux vallons de la Sienna, Quand paraîtra la lune aux divines pâleurs, Et tu reconnaîtras une voix ancienne Dans les soupirs du vent, des feuilles et des fleurs.

Viens à l'heure céleste où, candide et sans doute, Ton âme tant de fois s'attendrit et pria, Où l'impie est pensif, où la nature écoute, À l'heure aux bruits charmants de l'*Ave Maria*.

Tu reverras les toits et les jardins sans hôtes, Et les tilleuls penchés chuchotant alentour, Et la terrasse ombreuse où les herbes sont hautes : Des jardins désolés fais quelquefois le tour.

Sous la nuit des tilleuls il est un lieu morose, Depuis que l'a quitté la Vierge aux bras ouverts, Le piédestal survit : vois donc si quelque rose L'embaume encor perdue entre les gazons verts.

Des rameaux agités comme les eaux d'un fleuve, Le long frémissement suivra tes pas errants, Lorsque tu passeras devant l'église veuve, Ses pins s'inclineront heureux et murmurants.

Puis tu viendras l'asseoir au bord de la prairie, Tout près du colombier, tandis qu'un firmament Sur l'étang endormi dans sa couche fleurie La lune aux doux regards voguera lentement.

Le vent apportera, du côté de la Manche, Avec le bruit des bois le bruit des grandes eaux, Des nymphées tremblants la fleur dorée et blanche Sera comme une étoile au milieu des roseaux.

Mille bruits confondus soupirent dans l'ombre,  
Les aboiements des chiens charment les fermiers,  
Et, vers le fond des champs où la nuit est plus sombre,  
De temps en temps criera la chouette des pommiers!

Alors, assis sur l'herbe où brille la rosée,  
Baigné des flots de l'air baignant les mondes d'or,  
Tu laisseras au vent s'en aller la pensée  
Vers la grande cité que, moi, j'habite encor.

Elle t'apparaîtra défiante, marâtre,  
Oublieuse de l'art et de la liberté,  
Avec ses logis neufs de granit et de plâtre,  
Pressés et trop étroits pour l'hospitalité.

Tu verras tristement marcher au long des rues  
Des hommes que l'esprit incline et fait souffrir,  
Pauvres âmes en peine à jamais disparues  
Des champs où leurs aïeux surent vivre et mourir.

Tu comprendras leurs maux, leur jeunesse meurtrie,  
Leurs dégoûts de lutteurs et de victorieux;  
Ta lèvre sourira si quelque voix te crie  
Que s'ils pleurent, du moins, leurs noms sont glorieux.

Tu te réjouiras d'être esprit, pure essence,  
D'avoir la liberté de la mer et du vent,  
Une tombe fleurie aux lieux de la naissance,  
Un doux pèlerinage à célébrer souvent.

Cependant sur les prés qu'un ruisseau pur arrose  
Du plein ciel sourira l'heure où l'aube se fait,  
Tu la regarderas s'épanouir blanche et rose,  
Et tu t'envoleras pieux et satisfait.

(La suite prochainement.)

## EN L'AIR

PETITE CHRONIQUE

— Chers lecteurs,

En abordant un nouveau genre d'articles, il est d'usage, sinon de bon goût, de faire une profession de foi quelconque.

Voici la mienne.

Je prends l'engagement d'écrire ces modestes causeries en tuant le moins de monde possible.

Ainsi, je m'interdis absolument de jeter des jeunes filles par la fenêtre, des maçons du haut de leur échafaudage, ou de faire dégringoler des ferblantiers de leurs toits.

Je me propose également, de ne faire accoucher aucune femme sur la voie publique, et surtout, de ne jamais toucher aux chiens enragés.

A moins d'un manque complet de copie... on ne sait pas ce que Dieu nous réserve.

Je laisse donc aux autres journaux l'exploitation de ce genre fécond, appelé faits divers, probablement à cause de son peu de diversité, et je commence.

Il était une fois un directeur d'une ancienne école de beaux-arts qui s'appelait \*\*\*, vous devinez sans peine.

Il y a un an ou deux, en arrivant au pouvoir et afin de se rendre populaire, il eut la folle ambition de doter son pays ou son école... d'une bibliothèque à l'usage interne des élèves.

Aussitôt, il fit annoncer à son de trompe dans sa contrée, que cette bibliothèque populaire et artistique, renfermait les merveilles de nos grands maîtres les plus estimés, les chefs-d'œuvre les plus rares, etc.

Puis... on n'en entendit plus parler. De temps en temps, quelques élèves tentèrent bien timidement quelques démarches auprès du gouverneur pour pénétrer dans ce bienheureux sanctuaire, mais inutilement.

Pourtant, le directeur assure que cette bibliothèque existe. — Mais faudrait-il pousser l'abnégation jusqu'à indiquer où se trouve situé ce séjour réservé au travail, avec la manière de s'en procurer l'accès.

S'il faisait cela, ce bon directeur, ses élèves pourraient à leur tour s'écrier en le voyant passer :

— Allons bien, bien, très-bien... continué.

Voici maintenant les grèves qui se prennent aux cheveux.

Je vous présente celle des garçons coiffeurs. On avait avancé que la paix allait être signée, on ajoutait même qu'elle ne tenait plus qu'à un cheveu, mais il paraît que c'est faux. Les patrons continuent à faire leurs têtes...; leurs démolés avec les garçons ne sont pas prêts de finir.

A propos de cheveux.

Parmi les singularités de l'Exposition uni-vers-elle, un fabricant d'instruments a exposé une variété d'archets fabriqués avec... des cheveux de femme.

Cet industriel assure qu'avec son nouvel archet, on obtient des sons bien plus doux et bien plus purs qu'avec des crins de cheval.

— Enfoncé les vieux chevaux !

— Place aux jeunes ?

La musique que l'on entendra ainsi m'a bien un peu... tiré par les cheveux?... mais il y aura, paraît-il, une économie réelle : car sans sortir de la maison, l'artiste pourra dire à sa femme... de ménage : — Tiens, Ninette, remonte-moi mon archet, les cheveux que tu t'es achetés la dernière fois ne valaient rien.

Un fait inouï vient de se passer à Paris. Plusieurs journalistes auraient vendu le service qui leur a été fait de la première de la Grande Duchesse... pour une somme d'argent.

Heureux Réveil qui n'a pas de services à vendre!

L'essiez-vous cru? Sapin, le fort ténor que le public lyonnais a su si bien apprécier et a si fortement applaudir... à coups de sifflets, vient d'être engagé au Théâtre lyrique.

Heureux Théâtre lyrique...! Décidément les ténors s'en vont...

Qui donc a parlé du fusil à aiguille?

Un enfantillage, une niaiserie, un de ces joujoux inoffensifs qu'on peut mettre impunément entre les mains des enfants.

Nous avons beaucoup mieux que cela maintenant !

— Une pièce d'artillerie portative.

— Un petit canon de poche... dont on dit le plus grand bien... parce qu'il doit faire le plus grand mal.

Deux hommes peuvent le manier et s'en servir agréablement.

Un canon pour deux ! et dire, tant il est vrai qu'il n'y a jamais de bonheur parfait, qu'il y en a qui préférerait deux canons pour un.

La terre n'a pas tremblé, le voile d'aucun temple ne s'est déchiré, et pourtant...!

Monsieur Greffülhe est mort...

... et enterré.

— M. Greffülhe... qui ça ?

— Ça... c'est un monsieur qui a eu la bonhomie de se faire une petite fortune... presque rien... quelque chose comme sept à huit millions...

... de rentes !

Une misère; il faut être artiste ou homme de lettres... ou avocat pour ne pas posséder une pareille bagatelle.

Pendant ses dernières années, rien qu'en se couchant dix minutes plus tôt il avait... économisé une vingtaine de millions.

On ne pourra nier que ce bien ne lui soit venu en dormant.

L'argent ne fait pas le bonheur.

Oui. — Sans doute... nous le savons...

Eh bien ! ce richard, ce Crésus était toujours triste, inquiet, morose.

Le pauvre homme !

A votre place, lui disait un de ses amis (il devait en avoir), avec votre fortune, je ferais du bien, des heureux.

— J'ai essayé, répondit M. Greffülhe... ça m'ennuie.

Le pauvre homme !

Une grande nouvelle, mais sous toute réserve :

La Patti... se marie!!!

Avec qui...? c'est ce qu'il ne nous est pas permis de dire. Qu'il vous suffise de savoir, ami lecteur, que les prétendants sont au nombre de trois : un étudiant, un noble seigneur ruiné... et un épicier retiré.

Ainsi, à la clé... amour, blason, fortune... au choix.

On assure, toujours sous toute réserve, que c'est ce dernier qui obtiendrait la voix et la main de l'illustre diva.

Le sort en est jeté.

Grâce à la souplesse ample du rapport de monsieur Olivier, notre grand poète national, notre grand législateur, notre grand homme français, Lamartine enfin, pourra aller toucher son premier quartier de pension que vient de lui accorder le gouvernement.

On assure, que Lamartine se réserve d'aller chez monsieur Olivier le remercier de toutes les bontés qu'il a eues pour lui, et particulièrement d'avoir bien voulu prendre en main sa cause, et surtout d'avoir daigné le couvrir de sa protection.

Je fais des dépenses folles pour le Réveil.

Hier encore, je me suis offert le luxe effréné d'un numéro de l'Univers de moosieur Veillot.

Je l'ouvre en tremblant, je le parcourus avec émotion, et je m'aperçois que ce splendide échantillon des journaux timbrés consacre entièrement sa quatrième page et une bonne partie de la troisième au catalogue des ornements d'église de la société catholique.

Je remarquai dans cette poétique nomenclature, aussi intéressante qu'instructive, un choix immense de chasubles, chapes, étoles, etc., etc., aux prix les plus avantageux.

Un grand déballage de lingerie, haute nouveauté, tel que : Aubes, surplis, chemises, etc., à un bon marché fabuleux.

Il y a aussi un grand assortiment de draps mortuaires, drap de lit, toujours etc., etc., qui ne laisse rien à désirer, sous le rapport de la confection, des surjets et des ourlets.

Ces merveilles laissent bien loin, comme vous pouvez le voir, toutes nos boutiques de confection.

FRANTZ.

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

### Le Problème des Origines (1)

(Suite)

Le panthéisme d'Hégel est infiniment moins mystique. Ce n'est pas le monde qui s'abîme en Dieu, c'est le monde qui devient Dieu. Mais la conclusion est en réalité la même.

Dieu est l'ensemble des choses, l'intelligence divine, l'ensemble des intelligences humaines.

Dès lors il n'y a plus de personnalité divine parce que la personnalité ne se conçoit que par opposition à une autre personnalité; or, le monde qui constitue la personnalité de Dieu embrasse et contient tout. Il n'y a donc pas de personnalité à lui opposer.

Il y a toutefois des différences. Dans l'univers de Spinoza il existe un abîme entre la pensée et l'éternité. Ce sont bien deux parties de son être; mais

(1) Il y a eu, dans notre dernier article, une transposition par suite d'une erreur de mise en page. Nous reproduisons aujourd'hui les considérations qui se rattachent à la doctrine d'Hégel qui avaient été intercalées au milieu de celles que nous présentions sur la doctrine de Spinoza.

deux parties distinctes qui n'ont pas d'union entre elles. Le flot des idées coule d'un côté, le flot des corps coule de l'autre. Pour Hégel, au contraire, il y a identité absolue de la pensée et de l'être. Il y a entre eux une union tellement intime que les deux ne font qu'un. Dès lors à quoi bon deux mots pour exprimer une essence unique? Ne disons pas la pensée, l'être, disons l'idée. L'idée, voilà le Dieu d'Hégel; le développement de l'idée, voilà la réalité; la connaissance de ce développement, voilà la science.

Il est difficile à un esprit français de s'orienter dans ce vaste labyrinthe d'abstractions amoncelées avec une fécondité inouïe par le penseur allemand. D'autant plus qu'Hégel refuse à l'expérience toute autorité scientifique, que tout doit être démontré en philosophie, c'est-à-dire déduit des idées pures. Il a le plus parfait mépris pour l'observation. L'expérience n'explique rien, elle ne démontre même pas, parce qu'elle est renfermée dans des limites de temps et de lieu. La philosophie, au contraire, explique, et en expliquant démontre, et ses résultats sont universels et durables.

Le principe de la philosophie d'Hégel c'est l'identité des contradictoires. Jusqu'à lui on avait cru que les contradictoires s'excluent mutuellement. L'être et le néant, la liberté et la nécessité ne paraissent pas pouvoir être ramenés l'un à l'autre. Hégel les concilie. Dans chaque idée il découvre une idée contraire et les unit dans une troisième idée supérieure. Considérer l'idée successivement en soi, hors de soi et pour soi, telle est sa méthode constante.

La science doit partir d'une idée première et en déduire toutes les autres.

Quelle est cette idée première, la plus simple de toutes? Celle de l'être pur, de l'être indéterminé. Quel est l'opposé de l'être? C'est le néant.

Mais qu'est-ce que l'être indéterminé? C'est ce qui n'est ni fini, ni infini, ni esprit, ni corps, ce qui n'a ni quantité, ni qualité, ni rapport.

Mais tout cela peut se dire du néant. Il y a donc identité des contradictoires.

Mais comment passer de l'être indéterminé ainsi défini à l'être réel, de l'abstrait au concret, du néant de l'existence à la vie? Il y a là encore une contradiction.

Cette contradiction existe à l'origine des choses. Elle se retrouve dans toute la nature. Cette contradiction est une force cachée qui agit nécessairement.

C'est la contradiction qui fait sortir toutes les idées les unes des autres, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus riche.

C'est de l'être et du néant qu'est sortie la vie, le développement, le devenir.

La vie tient donc à la fois de l'être et du néant. Elle en est la synthèse et la conciliation.

Puis la vie se développe, et Dieu est le terme de ce développement.

Voilà le système, voilà suivant Hégel, la solution du problème des origines.

Reconnaissons, à l'avantage de ce subtil et raffiné penseur du XIX<sup>e</sup> siècle, que si le dernier mot de sa philosophie est la divinisation du monde et de l'humanité, il repousse les tristes conséquences du spinosisme et proclame qu'il y a pour l'humanité le devoir, la vertu, le mérite et le mérite.

Cette théorie d'Hégel ne peut séduire des intelligences françaises, et si quelques philosophes se permettent d'adopter le panthéisme, c'est à la condition de le délivrer des formules et de la méthode allemande.

Comment la raison pourrait-elle accepter ce système des contradictoires?

Par quel tour de force peut-on arriver à confondre l'être avec le néant?

Quoi qu'on fasse, l'être sera toujours ce qui est, et le néant est par définition ce qui n'est pas. Ce qui est et ce qui n'est pas ne seront jamais deux choses identiques.

Pour confondre l'être avec le néant, on arrive à donner une définition de l'être qu'on ne peut accepter. Un être indéterminé qui n'a ni quantité, ni qualité, ni rapport, n'est pas un être, il n'existe réellement pas, c'est un pur néant. Voilà pourquoi la définition convient à l'être et au néant.

En outre, quelle intelligence faut-il avoir pour comprendre que l'union de ces deux contradictoires, ce qui est et ce qui n'est pas, peut enfanter le phénomène de la vie?

Si l'être est existant, il est vivant; dès lors il ne crée pas la vie, il la répand.

S'il n'est qu'une abstraction, un idéal, qu'est-ce que l'idéal ajouté au néant peut produire, alors même qu'avec Hégel nous l'appellerions l'absolu?

Je m'explique qu'avec de semblables hypothèses on repousse l'expérience et on s'obstine à rester dans le domaine de l'abstraction.

Voilà donc encore un système qui moins que tout autre aura le privilège de chasser nos doutes.

Au bruit que fait dans le monde de la science ce mot de panthéisme, à l'enthousiasme qu'il a soulevé chez nos voisins les Allemands, franchement ne devons-nous pas nous attendre à un plus grand succès de logique et de satisfaction morale?

Après tous ces vains détours dans le domaine de la science panthéiste, faudra-t-il donc revenir au Dieu du spiritualisme?

Mais les critiques qu'on peut adresser aux nouvelles écoles plus ou moins dérivées du panthéisme, ne font pas disparaître les mystères, les contradictions, les difficultés du spiritualisme.

Il n'est pas, depuis Descartes, un seul philosophe spiritualiste qui, pour prouver l'existence de Dieu, ne fasse le raisonnement suivant :

Nous avons l'idée de l'imparfait, du fini, mais ce n'est pas une idée positive, elle n'existe dans notre esprit qu'à la condition d'avoir en même temps et par là même l'idée contraire, celle du parfait et de l'infini. — Or, il faut de toute nécessité qu'il y ait un être réalisant en lui l'idée que nous avons du parfait et de l'infini. Autrement cette idée ne serait qu'une abstraction.

« Mais cette idée ne pouvait avoir nulle part sa réalisation; elle ne serait pas une des premières notions de notre esprit, une notion universelle et nécessaire, car on ne saurait concevoir l'impossible, pas plus que se faire une idée du néant. La notion que nous avons du parfait, de l'infini doit donc correspondre, hors de l'esprit qui la conçoit nécessairement, à un objet qui la réalise. » (Larrogue).

Que l'illustre père de la philosophie moderne et tous les philosophes qui marchent à sa suite me le pardonnent — plus je réfléchis, moins je parviens à comprendre cette nécessité de la réalisation du parfait et de l'infini.

Pour que cette idée qu'on invoque du fini et de l'imparfait prenne naissance dans notre esprit, il suffit du plus simple regard porté sur nous-même et sur ce qui nous environne. Partout la borne. En nous et hors de nous tout est limité, changeant, incomplet. C'est donc une idée purement expérimentale. Mais il existe en même temps une puissance de développement qui aspire à se déployer en mille sens divers, une intelligence qui veut franchir les limites qui lui font obstacle, qui s'envole vers ce que la main n'a jamais touché, vers ce que l'œil n'a jamais vu. Donc l'imparfait et le fini, c'est ce qui existe; le parfait et l'infini, c'est l'aspiration, c'est l'idéal.

Or, est-il vrai que l'aspiration ne peut pas aller au-delà du possible? Certes, comme notre imagination doit se réjouir, dans toutes ces chimériques conceptions. — Elle ne peut rêver l'impossible.

Quand en mathématique nous parlons de l'infini comme la limite de l'accroissement ou de la diminution d'une quantité nous savons bien que cette limite est irréalisable, que la formule est purement abstraite, en un mot, que l'infini mathématique est une pure loi de l'esprit.

Toutes les démonstrations géométriques sont de même nature, purement abstraites; elles s'appliquent à des dimensions, à des grandeurs pratiquement irréalisables.

L'esprit conçoit donc l'impossible.

On cite le néant et on affirme que nous ne pouvons nous en faire aucune idée. Quelle imprudence!

Mais ce mot suffit à lui seul pour renverser le système.

Oui, le néant est une impossibilité. — Comment se fait-il donc que l'esprit l'ait conçu, qu'il ait inventé le mot?

Sans doute l'esprit ne peut déterminer le néant, — mais il ne peut pas davantage préciser l'infini, le parfait.

Mais que direz-vous de la démonstration, si le spiritualisme est obligé, pour maintenir son Dieu, et nous le démontrerons plus tard, qu'il n'est pas infini comme être, comme dimension, comme étendue?

L'esprit ne conçoit-il donc pas l'infini de l'étendue, de la dimension, de la quantité?

(A continuer.)

## THÉÂTRES DE LYON

L'Africaine for ever ! Au Grand-Théâtre, les deux recettes de cette semaine ont dépassé trois mille francs, chose inouïe à pareille époque où le spectacle n'est plus dans les théâtres, qui font relâche, mais à l'église et dans la rue.

On a beau être sceptique, on ne peut s'empêcher d'admirer ce regain de dévotion qui se produit à l'approche des fêtes de Pâques, et surtout le Jeudi-Saint. Mais n'est-ce pas un peu l'envie d'être remarquées et admirées qui motive l'empressement des dames à accomplir jusqu'au bout le fatigant pèlerinage des sept stations traditionnelles? N'est-ce pas l'intention de plaire à des patrons sur le retour, qui fait que bons nombre de calicots jeunes et vieux vont assister au chant du *Stabat*? et ne serait-ce pas dans le but de paraître vertueuse que telle jeune fille, qui n'a rien de commun avec Jeanne Darc, se rend dévotement aux offices de la semaine sainte? Quoi qu'il en soit, les artistes se reposent, et je reconnais qu'ils en ont grand besoin; mais ce repos ne fait pas précisément l'affaire du chroniqueur.

M. et M<sup>me</sup> Meillet occupent les loisirs que leur laissent les jours de relâche à charmer le public élégant. Cédant aux sollicitations de M. Guichard, ces deux éminents artistes ont consenti à prêter leur concours au concert par invitation, donné, samedi dernier, au palais Saint-Pierre, par la *Symphonique*, société musicale de récente création. La romance de *Si j'étais roi* et la chanson des

glous-glous du *Médecin malgré lui* nous ont permis d'apprécier à sa juste valeur le talent de M. Meillet; c'est un chanteur de la meilleure école, possédant un excellent fausset dont il se sert avec un rare bonheur, et sachant fort habilement dissimuler les fatigues d'une voix encore très-belle, mais qui a besoin d'être ménagée. D'où vient que le Conservatoire ne s'attache pas comme professeurs des artistes du mérite de M. Meillet et qu'il confie à des adeptes de l'école du son et du cuivre, l'éducation des jeunes chanteurs? C'est ainsi que nos théâtres sont peuplés d'ignares, ne connaissant la musique que de réputation, incapables de filer un son et de dire convenablement un récitatif.

Me sera-t-il permis, puisque je parle du Conservatoire, de demander où en est le projet de M. Guimet, et si tout doit se borner à des vœux et à des espérances? Lyon possède les principaux éléments nécessaires pour la bonne administration d'un établissement de ce genre; il ne s'agit que de réunir en un seul faisceau pour voir aussitôt s'augmenter la phalange des artistes d'élite auquel il accorde droit de cité.

Me voici bien loin du concert de la *Symphonique*. Cette Société, dont le nom indique assez la composition, a fait vaillamment ses premières armes. Elle a successivement exécuté l'ouverture de *Lestocq*, une symphonie de Beethoven et la marche du *Songe* de Mendelsbarn; il était impossible d'espérer mieux d'une réunion d'amateurs. Elle est du reste entre bonnes mains. M. Guichard, qui la dirige, est un artiste dans la vraie acception du mot. Ancien premier prix de violon du Conservatoire, il dirigeait, hier encore, la Société philharmonique. C'est même lui, je crois, qui a présidé à sa réorganisation après la mort de M. Pontet qui en était le fondateur. Nous pouvons donc prédire longue vie et succès à la *Symphonique*.

Le même soir avait lieu, à la Salle philharmonique, le deuxième concert donné au profit de leurs élèves gratuits par ces deux nobles femmes qui ont nom Louise et Henriette Frachon. Nous ne parlerons pas du concert, n'ayant pu y assister, mais nous constaterons avec le plus vif plaisir que la salle était comble, bien qu'un grand nombre de personnes, ayant pris des billets à l'avance, ne s'y fussent pas rendues.

Toutes les fêtes de la charité ont nos sympathies, et nous avons beaucoup regretté de n'avoir connu le concert au profit de la petite Desterbecq que trop tard pour pouvoir l'annoncer, — mais combien plus elles doivent être vives lorsqu'elles s'adressent à des femmes, qui, non contentes de consacrer leur fortune au soulagement des enfants atteints de cécité, dépensent leur jeunesse, leur santé, leur vie pour adoucir les tourments de cette cruelle infirmité. De tels dévouements ne sont pas faits pour l'éloge, il faut les admirer en silence.

Mardi prochain, malgré la chaleur, il y aura foule au Grand-Théâtre pour la représentation annuelle qui se donne au profit de la caisse de secours des artistes dramatiques. C'est à M. Féret, l'un de nos artistes les plus aimés à la ville comme au théâtre, qu'est due la composition du spectacle qui est fort brillant; on jouera :

La *Poupée de Nuremberg*,  
Galathée,  
Le troisième acte de *Rigoletto*,  
Le quatrième acte de *Martha*,  
Le *Canotier*,

M. Pichoz doit être fier de voir son ballet choisi entre tant d'autres pour figurer dans le programme; cette distinction doit lui prouver une fois de plus qu'on sait apprécier son mérite et l'engager à continuer.

Pauvre en argent, pauvre en spectateur, pauvres en littérature a été le bénéfice de M. Vienne, et les onze actes qui le composaient ont tout juste couvert les frais. Que voulez-vous, la semaine sainte...

Plus souvent que je t'en fournirai des petits couteaux pour les perdre, répond invariablement l'ouvrière de la ville lorsqu'un séducteur essaye de l'enjoler. Tel n'est pas l'avis de la *Bergère d'Ivry*, l'héroïne du drame de ce nom; au contraire elle offre à son amoureux un eustache coquet au possible, en lui recommandant de la conserver avec soin, afin de la tuer de sa main si jamais elle songeait à le tromper. Précaution assez étrange, mais qui remplace avantageusement la croix de ma mère ou la moitié d'écu des anciens mélodrames: ainsi l'a jugé Lambert Thiboust.

Mais voyez pourtant à quoi conduisent les paroles inconséquentes: la *Bergère d'Ivry* (M<sup>lle</sup> Smith) a un bon cœur et une sœur de lait; l'un vient, dans l'occasion, au service de l'autre, si bien que, surprise dans un rendez-vous avec l'amant de sa sœur de lait, elle est injustement accusée d'avoir failli à l'honneur et à son serment. Le fiancé au couteau se croit trompé, il conjure sa bergère de lui affirmer qu'elle n'est pas coupable, mais celle-ci reste muette; elle ne veut pas, même pour sauver sa vie, dévoiler le terrible secret de sa sœur bien-aimée. Dès lors le jaloux n'hésite plus, il plonge la lame tout entière dans le cœur de la pauvre enfant et la regarde mourir avec une joie féroce et concentrée. Elle ne sera pas de longue durée, car la vraie coupable arrive et proclame l'innocence de la bergère; le remords et le désespoir en compagnie des gendarmes s'emparent du meurtrier, qui portera, sans nul doute, sa tête sur l'échafaud, à moins pourtant que le

jury ne lui accorde des circonstances atténuantes. Amen.

Elle serait amusante l'histoire des cinq francs de ce bourgeois de Paris, placide et économiste marchand de nouveautés, qui dépense 18,000 francs pour en économiser 10, si les auteurs ne l'avaient racontée beaucoup trop longuement. Un vaudeville, pour être franchement gai et ne pas lasser la patience du spectateur, ne doit pas dépasser trois actes; celui qui nous occupe nous transporte successivement à la *Ville de Tours* (c'est l'enseigne du bourgeois), à la Maison d'Or, dans le boudoir d'une coquette, puis au bal de l'Opéra, pour revenir, las de tant de pérégrinations, à la *Ville de Tours* où doit se conclure l'indispensable hymen de la fin. Il y a quelques bons mots et un certain nombre de situations comiques dans l'œuvre de M. Pélassié; deux ou trois rondes dont la musique est assez gentille viennent varier la monotonie des couplets rebatus des vaudevilles anciens et modernes.

Somme toute, les *Cinq francs* ont eu du succès, malgré la froideur générale de l'interprétation, froideur dont la solitude de la salle pouvait bien être cause. Ce genre de pièces doit être joué avec entrain, enlevé comme à la baïonnette, pour réussir complètement. Je dois faire une exception en faveur de MM. Seiglet et Lamy, deux artistes qui nous quittent et que nous regretterons; je leur souhaite, pour ma part, un succès directorial d'aussi bon aloi que ceux qu'ils ont eus comme artistes.

Mardi prochain, première représentation des *Idees de M<sup>me</sup> Aubray*, comédie de Dumas fils. C'est à dessein que je supprime le Monsieur; car l'auteur de *Diane de Lys* est un maître.

Alfred DEBEAUCY.

**Théâtre des Variétés.** — Le public était peu habitué aux surprises sur cette jolie scène, quand M. Hortos était directeur.

Aussi les représentations successives de samedi et dimanche lui ont causé un agréable étonnement.

Elles ont fait naître de brillantes espérances. La campagne commence donc sous d'heureux augures pour M. Blanchereau.

Vite les omnibus — réclamés par tous les spectateurs — et tout ira bien.

Est-ce l'absence de ces véhicules ou le recueillement des fidèles à l'approche des fêtes de Pâques qui ont arrêté les spectateurs samedi dernier?

Le bénéfice de M. Douat et de M<sup>lle</sup> Treille avait attiré peu de monde. Et c'était, ma foi, dommage, car le spectacle était des plus attrayants.

Outre deux vaudevilles en un acte et plusieurs intermèdes de chant et saynètes, on a joué le *Fils de famille*, comédie de Bayard et Biéville.

L'ensemble de la représentation a été très-satisfaisant, mais le *Fils de famille* a particulièrement excité mon admiration. A mon avis il eût été presque impossible de faire mieux.

M. Blanchereau nous a réellement étonné par la souplesse de son talent. Passer sans transition du rôle de Nigaudin du *Pied de Mouton* à celui du colonel du *Fils de famille*, paraissait impossible; et M. Blanchereau a pleinement réussi.

M. Sanaoze est, pour le théâtre des Variétés, une précieuse acquisition.

C'est un artiste consciencieux, sa diction est pure, son geste sobre et juste, il a de la tenue et de la distinction. C'est en tous points un agréable jeune premier.

M. Sylvain a une fort jolie moustache et est bien habillé, mais on s'aperçoit trop qu'il récite. — Il n'est pas bien à son aise sur la scène. C'est un défaut que le temps corrigera. MM. Douat, sous l'uniforme du maréchal des logis Kirchef, et Guillemot, sous celui du trompette Canard, ont été tout à fait divertissants.

Les dames n'ont pas été moins brillantes.

Je n'ai, comme de coutume, que des éloges à adresser à M<sup>me</sup> Blanchereau (Emmeline de Vibraie); elle a joué avec sa grâce et son talent habituels. J'ai trouvé M<sup>lle</sup> Treille non moins adorable sous le tablier de Pomponne que sous la mantille de Léonora; enfin M<sup>lle</sup> Lacroix a eu le mérite d'être tout à fait naturelle dans le rôle de M<sup>me</sup> Laroche.

La direction voulant prouver, sans doute, que tous les genres lui étaient également familiers, a donné le lendemain dimanche, *Napoléon à St-Hélène*, drame en 3 actes, de Dupeuty.

L'exécution en a été très-heureuse, M. Blanchereau, dans le rôle de Napoléon, a soulevé, à plusieurs reprises, les applaudissements de la salle entière. Tous les autres artistes, MM. Mortimer (le grand maréchal), Henri (Hudson Lowe) et Douat (Hubert) ont fait vaillamment leur devoir. L'épithète est de circonstance. Bref, le drame a été presque à hauteur de la comédie.

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur donnant le tableau de la nouvelle troupe d'été.

|                                     |                  |
|-------------------------------------|------------------|
| Grand Premier rôle.....             | MM. BLANCHEREAU. |
| Jeune Premier, Jeune Premier rôle.. | SANAOZE.         |
| Jeune Premier, fort second.....     | SYLVAIN.         |
| Premier Comique en tous genres....  | GENIÉS.          |
| Jeune premier Comique.....          | BERTHOLET.       |
| Comique marqué.....                 | LEVY.            |
| Jeune Comique, fort second.....     | GUILLEMOT.       |

|  |                  |
|--|------------------|
| Forte Jeune Première, des Déjazet... M <sup>mes</sup> BLANCHEREAU. | LEFÈVRE.         |
| Grand Premier rôle marqué.....                                     | BERTHOLET.       |
| Jeune Première.....  | AURÉLIE GONDOIN. |
| Soubrette.....   | IRÈNE.           |
| Grande Coquette, second Premier rôle                               | RENARD.          |
| Jeune Coquette, des Jeunes Premières                               | LACROIX.         |
| Duègne.....  | ANDRÉA.          |
| Ingénuité.....   |                  |

**Cercle des Familles.** — Continuation des succès de M<sup>lle</sup> Louise Myr, dans la *Petite Sœur*, de Scribe.

La jolie petite actrice donne irrévocablement ce soir une dernière représentation.

M. Reynier aura donc à marcher à la conquête d'un nouveau phénomène, destiné à piquer la curiosité publique.

On en trouve toujours quand on le veut bien. Mais nous lui souhaitons d'avoir toujours la main aussi heureuse.

MM. les musiciens de l'orchestre ont été émus de ma critique de dimanche dernier, aussi ont-ils fait merveille. Bravo! Messieurs, je suis tout disposé à vous trouver du talent, mais à la condition, bien entendu, que vous le montriez ailleurs que dans l'intimité.

**Gymnase.** — Il a trouvé un nouveau directeur en la personne de M. Cavé, ex-artiste des théâtres de Paris, Marseille, etc., et dimanche dernier a eu lieu la réouverture.

Une mauvaise chance pèse depuis longtemps sur ce malheureux théâtre. Le nouveau directeur saura-t-il la conjurer? La tâche sera difficile, que M. Cavé ne se le dissimule pas, car il aura à lutter, non seulement contre l'indifférence d'un public rendu défiant par les déconvenues du passé, mais encore contre la proximité de la scène des *Célestins*.

Mais M. Cavé n'en est pas à ses débuts, et nous ne doutons pas qu'avec du courage et de la persévérance, il ne sorte victorieux de l'épreuve.

Il y a de la place pour tout le monde au soleil, certes, et avec une direction intelligente le joli petit théâtre du *Gymnase* n'a pas moins de chance de réussite que nos autres scènes non subventionnées.

Donc, bon courage au nouveau directeur!

**Croix-Rousse.** — M. Dolbeau a jugé à propos de ne monter aucune nouvelle pièce cette semaine. Merci, mon Dieu! Du reste, il peut raisonnablement s'en passer, car les succès de *Paul et Virginie*, des *Compagnons de la truelle* et du *Fils de la nuit* sont loin d'être épuisés.

Lundi dernier, on s'écrasait à la porte de ce théâtre, pour voir jouer ce dernier drame, le succès du moment. Il est vrai que la représentation était offerte aux dames.

D'honneur! M. Dolbeau est un bien galant homme, et il a l'admiration du sexe faible, mais ne serait-ce pas plutôt un habile homme?....

M. Victor Chauvet nous a adressé une seconde lettre, en réponse à celle de M. Reynier.

Il revendique l'initiative du retrait de sa pièce, M. Reynier désirait qu'il y eût entre la deuxième et la troisième représentation un intervalle d'un mois, mais il n'a pas voulu y consentir, il a préféré reprendre son œuvre.

Déjà bien avant la première représentation, il avait fait de même, et s'il a rendu son manuscrit, ce n'est que sur les instances répétées de M. Reynier.

LÉON SAINT-URBAIN.



CAFÉS-CONCERTS

**Casino.** M<sup>lle</sup> Gandon a fait ses adieux au public samedi dernier. Un adieu suprême, paraît-il: les *beuglants* lui seraient désormais interdits. Pauvre Gandon! vrai, ce départ m'a navré! Une si bonne artiste! si simple et si prévenante pour ses auditeurs!

Que lui reproche-t-on donc, mon Dieu? Le décolleté de ses chansons? mais ce n'est pas elle qui les fait: elle en est bien incapable, la pauvre fille! Est-ce donc la légèreté de sa mise ou l'indécence de ses gestes qui ont provoqué son interdiction? Si c'est cela, vraiment, nous sommes bien puritains. Et faut-il donc pour quelques personnes assez naïves qui s'effarouchent de certains mouvements impudiques mettre en émoi toute la gent *crevette*? Ah! si!... Du moment que les *petites choses* plaisent aux *petits-messieurs*, on devrait avoir plus d'égards pour ces derniers.

Toutefois, que ces messieurs se consolent bien vite; pour une idole qu'ils ont perdue, cent divinités du même acabit viendront se disputer leurs bravos; car, comme l'a dit Desaugiers:

Faute d'un moine, l'abbaye  
Ne manque pas.

M<sup>lle</sup> Killian, vous avez toutes les qualités nécessaires pour chanter le répertoire de Thérèse: du toupet, une voix de crécelle et des robes sans corsages; cherchez maintenant le moyen de montrer... un visage mieux conservé et je suis cer-

tain, qu'à votre tour, vous ferez encore les délices des *petits crevés*.

Jouvez-vous, mademoiselle,  
Jouvez-vous.

Une chanteuse légère qui me plaît beaucoup aussi, c'est M<sup>lle</sup> Angèle: ce n'est pas qu'elle soit « jolie, jolie » oh! non; mais elle a une si gentille façon de phraser la romance, qu'on ne saurait lui refuser des encouragements. Ecoutez-la, c'est du Halévy pur:

Chu-aque sou-ar ju-ave sur la pelaise  
Tauté rendez-vous au beau pa-ige...

Hein? j'espère que c'est d'un fini assez réussi! Je souhaite que M<sup>lle</sup> Angèle fasse école. Les chanteurs d'aujourd'hui ont trop perdu le secret de bien dire, et quand une exception se présente parmi eux, on doit tout employer pour la faire ressortir. Faites des élèves, mademoiselle, et vous pourrez fournir des pensionnaires à M. Surian. O Théa, que les claqueurs m'entendent!

Il n'y a réellement au Casino que trois artistes: Kaiser, Horace et Lebassi. A eux seuls ils composent tout le concert. Les artistes chanteurs sont du remplissage, on ne les écoute même pas.

Horace Lamy est un comique à la façon d'Hubain, ce désopilant clown que les Peaux-Rouges du Brésil nous ont enlevé. M. Horace dit le couplet avec extrêmement de finesse, puis danse, saute, se plie, s'ouvre et se ferme comme un couteau de poche; il joint à cela le mérite de bien se grimer. On croquerait ses têtes d'Anglais, tant c'est réussi. Cependant, le pauvre garçon n'a pas une mine à faire envie. Dieu! comme l'air de Russie l'a détérioré!

M<sup>lle</sup> Kaiser est la chanteuse populaire par excellence. Ce n'est pas un phénix assurément; mais enfin elle a su faire vibrer la corde sensible du peuple avec d'honnêtes couplets dans un moment où les cascades et autres imbécilités lyriques grisaient les masses, c'est un assez beau mérite pour qu'il lui en soit tenu compte. M<sup>lle</sup> Kaiser parcourt Saint-Etienne et les villes du Midi, et quand son répertoire commence à vieillir, elle vient à Lyon le retremper. L'année dernière, elle créa *Votre bouche mentait*, de René Bidaut et Louis Gerin; cette année elle chante une ballade des mêmes auteurs, et dans quelques jours elle donnera l'*Impôt sur les célibataires*, d'Arthur Lamy et Pourny.

**Eldorado.** — M<sup>me</sup> Busseuil a fait ses adieux mardi soir. A cet effet elle a geint un rondeau, composé pour la circonstance par l'auteur de *La Somnambule*, qui a vivement impressionné la salle. Les éponges manquaient. M<sup>me</sup> Busseuil va à Toulouse. Que nos regrets la suivent et soient longtemps ses compagnons.

Chacun sait que Jules Janin, pour venger l'échec de sa candidature au fauteuil académique, s'est fait recevoir membre du *Caveau* de Paris.

Eugène Imbert, l'une des gloires de cette joyeuse assemblée, vient d'adresser au célèbre critique une chanson que le *Glaneur littéraire* publie dans son dernier numéro.

Ne pouvant, faute de place, reproduire cette chanson en entier, je veux du moins en détacher quelques strophes pour vous donner un aperçu du talent de ce caustique chansonnier, seul héritier à cette heure de l'esprit et de la verve de l'immortel chantre des *Gueux*:

Pour célébrer ou Juillet ou Décembre,  
Peu soucieux de creuser ton cerveau,  
En lettré pur, va, sans faire anticambre,  
Monte d'emblée aux honneurs du Caveau;  
Mais ne crois pas, comme on te le souhaite,  
De la chanson écimer le panier.  
Toi, chansonnier? Non, tu n'es qu'un poète;  
Heureux Janin, tu n'es pas chansonnier.

Et cependant, roi de la fantaisie,  
Un seul drapeau devrait nous protéger;  
Car nous jurons, frères en poésie,  
Toi, par Horace, et moi, par Béranger.  
Lorsque mes vers, tout en discutant ferme,  
Valent cent sous chez Duchenne ou Vanier,  
D'un feuilleton tu peux payer ton terme:  
Heureux Janin, tu n'es pas chansonnier.

Voici maintenant la réponse ne l'illustre feuilletoniste:

« Monsieur et cher confrère!  
A l'heure où votre chanson m'est arrivée, j'appartenais au plus violent accès de goutte qui ait jamais châtié les vieux poètes et les vieux chansonniers. Je souriais à votre chanson, mais du bout des lèvres, et je me disais: Cet Eugène Imbert, mon ami inconnu, est-il heureux d'être un esprit de si belle humeur, et de si bien dire, avec tant de grâce et de bon sens!

Maintenant, je vais mieux. Je puis vous relire; au besoin, je pourrais vous chanter, mais avec une voix plus fautive que la voix même de Béranger.

Je vous remercie, encore une fois, mon cher confrère, et je suis tout à vous.

Jules JANIN. »

Plus tard j'aurai à vous entretenir encore des chansons d'Eugène Imbert. Amis lecteurs, n'oubliez pas ce nom.

Jules CÉLÈS.

Le Gérant: REYMOND.

LYON. — IMPRIMERIE V. LÉPAGNEZ.